

dansant) des couplets qui ressemblent aux nôtres, pendant que des obus passaient au-dessus de leur école et allaient détruire le village voisin.

Dans le même village, je rencontrai un jour que les canons allemands tonnaient avec fracas, une fillette de sept ans qui jouait avec une poupée amputée d'un bras et d'une jambe :

—“Ils ne te font pas peur à toi, les sales boches, avec leurs obus”, lui demandai-je.

—“Oh, moi, monsieur”, dit-elle, “tu sais, j'suis habituée. . .”

\* \* \*

Après Bully, nous traversâmes les Brebis, Calonne pour arriver à Liévin, où nous devions prendre les boyaux de communications conduisant à la première ligne de feu. Il pleuvait toujours.

Nous arrivions à cet endroit quand je sentis une forte odeur de moutarde : “Allons, vite les masques”, dis-je au sergent-major de ma compagnie, “les Boches nous servent de la moutarde après dîner”. C'est la figure couverte de notre masque que nous arrivâmes en face de l'ennemi. Mon ami, le capitaine Georges LaMothe, de Québec, nous y attendait avec ses éclaireurs et, en un clin d'œil, nous indiqua nos positions, en avant de notre tranchée.

Il était alors minuit et demi. Il pleuvait toujours. Nous étions trempés jusqu'aux os, mais toujours de belle humeur.

Les autres compagnies arrivèrent l'une après l'autre pendant la nuit. Nous avions installé les quartiers-généraux de notre compagnie dans un trou d'obus, nous étions assis sur les bords du trou et les pieds nous trempaient dans l'eau qui montait petit à petit dans le fond de ce petit lac improvisé.

Nous avions placé nos hommes exactement comme on nous l'avait ordonné et nous attendions patiemment. A 2 h. 30 nous recevions enfin l'ordre d'attaquer à 4 h. 45. Il nous restait deux heures et quart à attendre. Les Allemands, à quelques centaines de verges de nous, paraissaient nerveux. Ils lançaient de temps en temps des fusées éclairantes. Nous ne pouvions pas bouger. Défense de parler, de fumer, pour ne pas éveiller l'attention de l'ennemi.

A 4 h. 45, exactement, nos canons commencèrent à cracher la mitraille sur les tranchées boches. Nos hommes, comme mûs par un ressort, firent debout et commencèrent à avancer tranquillement, dirigés par leurs officiers qui marchaient en avant, dans une demi-obscurité.

Le spectacle était grandiose. Le bruit des canons était tel qu'il fallait se parler très fort et à l'oreille: les mitrailleuses balayaient la plaine et leur bruit ressemblait à celui du bois qui crépite dans un foyer ardent.

Au loin, le barrage de l'artillerie et les fusées de toutes couleurs—signes de détresse de l'ennemi—illuminaient le firmament. Lens semblait en feu et on voyait les fantassins boches s'enfuir en déroute des “corons”, des petites habitations des mineurs où ils s'étaient embusqués, et qui croulaient sous la mitraille.

Ce décor tragique était illuminé davantage par le feu liquide lancé par des obus de nos batteries.